

L'Univers : religieux, politique, philosophique, scientifique et littéraire

. L'Univers : religieux, politique, philosophique, scientifique et littéraire. 1859-04-13.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

PRIX D'ABONNEMENT.

Départements. ÉDITION QUOTIDIENNE. Un an, 66 fr. — Six mois, 34 fr. — Trois mois, 18 fr. ÉDITION SEMI-QUOTIDIENNE. Un an, 36 fr. — Six mois, 19 fr. — Trois mois, 10 fr. (Affranchir.)

L'UNIVERS

UNION CATHOLIQUE.

PRIX D'ABONNEMENT.

Paris. Un an, 60 fr. — Six mois, 31 fr. — Trois mois, 16 fr. Les manuscrits déposés ne seront pas rendus.

Mercredi 15 Avril 1859.

BUREAUX RUE DE GRENELLE-S-GERMAIN, 13.

On s'abonne par un mandat sur la poste à Rome, chez M. WOLLAUM, via del Due Macelli, 94. — Londres, chez MM. BURNS et LAMBERT, 17, Portman street, Portman square — Dublin, chez F. J. DOWLING, 7, Essex Bridge, — États-Unis d'Amérique et Canada, chez JOHN G. SHEA, 81, 83, 85, Centre street, à New-York; — New-Orléans, à la Librairie-Nouvelle; — Suisse, chez M. BUTHON, à Yvertois.

FRANCE.

PARIS, 12 AVRIL.

On nous répète qu'il faut revenir à la politique de Henri IV et de Richelieu, qu'elle a été bonne, utile et glorieuse. Cette affirmation mérite un sérieux examen. Henri IV et Richelieu avaient deux politiques, en apparence diamétralement opposées; l'une applicable à l'intérieur, l'autre réservée à l'étranger; elles se résument toutefois en un seul système : l'égoïsme rationaliste. Nous prétendons que la France n'y a pas gagné, et que ce système a fait un mal extrême à la société chrétienne.

Les événements nous paraissent établir parfaitement la vérité de notre opinion. Henri IV montra beaucoup d'esprit, de sens et de courage; il sut connaître les hommes. Les employer à propos, étouffer la guerre civile, dompter les partis par l'adresse et la force. Il ne commit certainement pas la sottise de dire la fameuse phrase : « Paris vaut bien une messe; » et malgré la légèreté de ses mœurs, sa conversion semble avoir été sincère; mais les vices de son éducation et de son époque influèrent sur son gouvernement. Son père flottait entre le catholicisme et le protestantisme; sa mère était une sectaire zélée; il changea lui-même trois fois de religion et il lui resta un fonds de politique protestante. Les protestants étaient alors le pouvoir au-dessus des lois, et ils exaltaient la raison d'Etat, au détriment des libertés religieuses et civiles; ils voulaient avant tout abaisser Rome et la maison d'Autriche. Henri IV suivit ces tendances jusqu'à sa mort. De cette source protestante provinrent son antipathie contre les libertés nationales, son refus d'accepter le Concile de Trente, son rêve de révolutionner l'Europe et d'en faire une république fédérative qu'il eût présidée, ses intrigues avec les protestants d'Allemagne, auxquelles on doit attribuer en partie la guerre de Trente ans. Il mourut au moment d'entamer les hostilités contre la maison d'Autriche. Richelieu, Mazarin et leurs successeurs s'approprièrent sa politique; voyons quels en furent les résultats.

Au commencement du XVII^e siècle, l'Europe se divisait, comme de nos jours, en deux camps, l'un révolutionnaire et l'autre monarchique. Presque tous les hérétiques appartenaient au premier. En France, les calvinistes rêvaient une république aristocratique, gouvernée par une Assemblée de chefs égaux en dignité. En Angleterre, les puritains complotaient la ruine du trône. Dans les Pays-Bas, Barneveldt se préparait à expulser la maison d'Orange. En Allemagne, l'Union protestante s'organisait contre l'Empire. Le protestantisme, déjà étendu dans son expansion religieuse, était devenu surtout une arme politique dans la main de la Révolution. Dans ce temps-là, comme à notre époque, on publiait que les rois devaient être détrônés et proscrits pour le bonheur et la liberté des peuples. Richelieu étouffa, par la séduction et la violence, les agitations protestantes à l'intérieur; mais il en fut l'instigateur et l'appui à l'étranger. D'une main il édifia des séminaires, des hospices, de magnifiques fondations religieuses; de l'autre, il rallia et soutint les pires ennemis de la catholicité.

Ce fut lui qui décida le Danemarck à secourir Mansfeld et Brunswick, dont les armées avaient été dispersées par Ferdinand II et ses généraux. Ce fut lui qui obtint de l'Empereur le congé donné à Wallenstein et à ses cuirassiers, puis qui réorganisa la Ligue protestante en lui donnant pour chef l'Électeur de Saxe et Gustave-Adolphe. Enfin, lorsque les armées protestantes, écrasées une seconde fois après Lutten, eurent signé le traité de Prague, ce fut encore Richelieu qui releva leur bannière, et déclara la guerre à l'Autriche, contre laquelle il coalisa la plupart des princes d'Allemagne, avec la Hollande, la Suède, l'Angleterre, la Transylvanie et une partie de la Hongrie. Avant sa mort, il put jouir des triomphes de cette formidable coalition. Il n'avait pas craint d'attaquer le Pape lui-même et de lui enlever la Vallée-aux-Loupes par le don des protestants. La raison d'Etat et l'égoïsme individuel ou national inspiraient sa politique. On peut excuser peut-être jusqu'à un certain point le cruel supplice des rivaux, qu'il jugeait incapables de maintenir l'ordre, l'autorité royale et l'unité de la monarchie; mais on ne doit pas lui pardonner d'avoir

tâché d'abaisser injustement Rome, l'Autriche et la Pologne, ni d'avoir préparé la dictature de Cromwell, le bourreau de l'Irlande; cette politique est la révolte de l'orgueil humain contre l'Église, de l'homme contre Dieu.

Après la mort de Richelieu, les succès de Turénne et de Condé, joints aux efforts de Torstenson et de Rakocsi, arrachèrent à Ferdinand III la paix de Westphalie, qui livra une grande partie de l'Allemagne aux protestants, sans agrandir notablement la France; celle-ci ne fut guère indemnisée de vingt-cinq ans de sacrifices.

Louis XIV suivit le système de Richelieu. Le caractère de ce prince était généreux et loyal et son cœur porté à la piété. Louis XIV fut un vrai roi, qui agrandit la gloire de la France. Mais les faux principes de sa politique causèrent des fautes graves, punies par de grands malheurs. Lui aussi voulut abaisser Rome et la maison d'Autriche. Il tâcha de détruire l'influence du Pape sur les princes italiens; il enleva au Saint-Siège le comtat Venaisin, et il prétendit régner en roi absolu dans le domaine religieux. « Si diplomatie, dit M. le duc de Noailles, professa une sorte de lâche morale, dont le principe dominant fut toujours la raison d'Etat. » Il entretenait des relations avec les mécontents de tous les royaumes, et des espions dans toutes les cours. Il recherchait l'alliance des protestants étrangers, tandis qu'il poursuivait avec rigueur leurs coreligionnaires en France. Au besoin il déchainait les Turcs contre l'Empire. Grâce à lui la chrétienté faillit perdre son boulevard, Vienne, qui fut sauvé à grand-peine par Sobieski et le duc de Lorraine. — Quel fut le résultat de cette lutte demi-séculaire contre Rome et la maison d'Autriche? A l'intérieur, la ruine de l'agriculture et du commerce, l'affaiblissement du clergé, le dépérissement des ordres religieux, l'appauvrissement matériel et moral de la noblesse, c'est-à-dire l'affaiblissement du pays et de la royauté. A l'extérieur, les neuf ans de combats qui précéderent la paix de Riswick furent moins que stériles, puisque la France dut sacrifier quelques-unes de ses précédentes conquêtes. La guerre de la succession, quoique plus juste, nous coûta encore davantage. Elle grandit l'Angleterre et créa la Prusse; tandis que nous fûmes obligés de raser les fortifications de Dunkerque et de détruire son port militaire, les Anglais obtinrent Gibraltar, Minorque, plusieurs colonies, la pêche exclusive de la morue en Amérique; avantages qui leur donnèrent la suprématie maritime. La France ne gagna rien absolument à cette guerre ruineuse, puisqu'elle fut forcée de subir la stipulation qu'aucun descendant de Louis XIV ne pourrait porter à la fois les couronnes de France et d'Espagne.

Nous ne voulons pas multiplier les citations de faits. Il est connu que le Régent, Louis XV et Napoléon I^{er} suivirent parfaitement la politique de Henri IV et de Richelieu; qu'ils se signalèrent par la même hostilité contre Rome et la maison d'Autriche. Malgré les éclatantes victoires dues au génie de Napoléon I^{er}, le résultat final n'a pas été brillant pour la France.

Or, comment des hommes éminents, tels que Richelieu, Louis XIV et Napoléon, ont-ils pu aboutir en fin de compte à un échec, si leur politique était habile et sage? Notre échec national ne peut se nier. — L'Autriche n'a presque rien perdu; elle est plus compacte et plus peuplée que ne l'étaient les États héréditaires de ses souverains au XVII^e siècle; la puissance de ses empereurs semble avoir gagné en solidité; leur couronne n'est plus équivoque; l'agglomération de leurs domaines germaniques leur donne une grande force défensive. — L'Angleterre s'est immensément accrue. Avant les guerres séculaires contre l'Empire, commencées par Richelieu, les Anglais n'avaient presque pas de marine, et leurs colonies les plus importantes étaient les petites îles de Normandie, dernier débris de leur royaume français; notre politique anti-germanique leur a livré l'Irlande et l'empire des mers. — La Russie n'était qu'un pays sauvage, étouffé par la Suède et la Pologne, qui lui barraient le chemin de l'Europe; notre politique lui a permis de briser ces barrières et de les tourner contre nous. — La Prusse, grâce à nous, est devenue un puissant royaume militaire, qui

tend, avec des chances de succès, à réunir tout le nord germanique; nous avons substitué ce voisin peu commode à la multitude de petits princes qui se partageaient l'Allemagne septentrionale et rhénane; il nous en a récompensé comme on devait s'y attendre.

Ainsi la politique anti-autrichienne et anti-romaine a diminué la résistance intérieure de la France à la Révolution, en amoindrissant les libertés religieuses, politiques et provinciales de la nation; et au-delors elle a détruit quantité d'États secondaires, en partie électifs, pour organiser les puissantes agglomérations autrichienne, prussienne et surtout russe et anglaise. Le bénéfice d'autrui cause notre perte.

Il nous est impossible de croire que la France, en suivant une politique opposée, c'est-à-dire équilibrée, conservatrice et chrétienne, n'eût pas obtenu la prépondérance dans le monde.

Alliée à la maison d'Autriche, elle eût évidemment anéanti la force politique du protestantisme sur le continent, et si elle avait voulu se charger de rétablir l'ordre et la foi dans les provinces rhénanes, en aidant Ferdinand II à vaincre les protestants et les Turcs, elle eût sans doute acquis ses limites naturelles. Il n'y aurait alors eu que deux potentats en Europe, le Roi et l'Empereur; le Roi, chef héréditaire d'un peuple presque entièrement homogène de langue, de mœurs et de tendances, assis sur les deux mers avec le plus beau climat et les plus magnifiques ports; le Roi destiné à sauver l'indépendance de l'Irlande et à conquérir les deux Indes par ses missionnaires et ses commerçants; l'Empereur, premier lieutenant de la Papauté, chef électif de la République germanique, destiné à expulser les Turcs, à conquérir leurs possessions méditerranéennes, à régner sur une grande étendue de peuples libres et chevaleresques, mais ayant une extrême diversité d'institutions, de langues et de mœurs. Voilà l'organisation à laquelle eût abouti le système de la politique juste, fraternelle et chrétienne, s'il avait été suivi par les maisons de France et d'Autriche.

Les puissances schismatiques ou hérétiques, telles que la Russie et l'Angleterre, ont remporté quelques succès, il est vrai, dans des guerres injustes; cependant leurs plus fructueuses conquêtes ont été réalisées lorsque nous les avons contraintes à des guerres légitimes, ou quand nous les avons secondées dans leurs iniquités. Pour que la France soit heureuse, elle doit combattre avec le bon droit, comme elle a combattu en Crimée, en Afrique et à Rome. Elle s'élève alors au premier rang parmi les peuples.

Est-ce à dire que nous réclamions de notre gouvernement une alliance à tout prix avec l'Autriche, un traité ayant pour but de réaliser le dualisme catholique qui a jadis été possible? Est-ce à dire que nous regardions comme parfaitement solidaires la cause de Rome et celle de la maison d'Autriche? Non sans doute, on n'efface pas en un instant les traces du passé, et la connaissance du possible ne doit jamais être perdue de vue ni séparée du respect de l'équité. La sagesse des gouvernements se ramène presque toujours aux notions chrétiennes du droit et du devoir; c'est à ce point de vue que nous devons juger les guerres et les alliances. Rome a été obligée maintes fois de se séparer de la maison d'Autriche, qui ne se conduisait pas toujours en catholique. La France, en beaucoup d'occasions, a pu légitimement attaquer l'empire germanique; mais Dieu a justement puni notre alliance systématique avec les protestants allemands, les Turcs, les révolutionnaires, contre les empereurs, à des époques très graves durant lesquelles ces princes étaient l'épée et le bouclier de la foi.

L'étude des événements dans leurs conséquences nous enseigne donc que la bonne politique française est toujours droite et franche; elle s'appuie sur les gens honnêtes et sensés qui n'en peuvent approuver d'autre.

Une religion nouvelle à Paris.

Tout le monde connaît le spiritualisme de M. Cousin, cette philosophie destinée à prendre doucement la place de la religion. Aujourd'hui, nous

possédons sous le même titre un corps de doctrines révélées, qui va se complétant peu à peu, et un culte fort simple, il est vrai, mais d'une efficacité merveilleuse, puisqu'il mettrait les dévots en communication réelle, sensible et presque permanente avec le monde surnaturel.

Ce culte a des assemblées périodiques, qui s'ouvrent par l'invocation d'un saint canonisé. Après avoir constaté la présence au milieu des fidèles de saint Louis, roi de France, on le supplie d'interdire aux malins esprits l'entrée du temple, et on lit le procès-verbal de la séance précédente. Puis, sur l'invitation du président, un médium monte au bureau près du secrétaire chargé d'écrire les demandes faites par l'un des fidèles et les réponses qui seront dictées au médium par l'esprit invoqué. L'assemblée assiste gravement, pieusement à cette scène de nécromancie quelquefois très longue, et quand l'ordre du jour est épuisé, on se retire plus persuadé que jamais de la vérité du spiritualisme. Chaque fidèle, dans l'intervalle qui s'écoule jusqu'à la réunion suivante, ne néglige point d'entretenir un commerce assidu, mais privé, avec ceux des esprits qui lui sont ou le plus accessibles ou le plus chers. Les médiums abondent, et il n'y a guère de secrets dans l'autre vie que les médiums ne finissent par pénétrer. Ces secrets — une fois révélés aux fidèles, ne sont pas dérobés au public. La Revue spiritualiste, qui paraît régulièrement tous les mois, ne refuse aucun abonnement profane, et le premier-venu peut acheter les livres qui contiennent le texte révélé avec son commentaire authentique.

On serait porté à croire qu'une religion qui consiste uniquement dans l'évocation des morts est fort hostile à l'Église catholique, qui n'a jamais cessé d'interdire la pratique de la nécromancie. Mais ces sentiments étroits, tout naturels qu'ils paraissent, n'en sont pas moins étrangers, assure-t-on, au cœur des spiritualistes. Ils rendent volontiers justice à l'Évangile et à son Auteur; ils avouent que Jésus a vécu, agi, parlé, souffert comme nos autres Évangélistes le racontent. La doctrine évangélique est vraie; mais cette révélation dont Jésus fut l'organe, loin d'exclure tout progrès, a besoin d'être complétée. C'est le spiritualisme qui donnera à l'Évangile la saine interprétation qui lui manque et le complément qu'il attend depuis dix-huit siècles.

Mais aussi, qui assignera des limites au progrès du christianisme enseigné, interprété, développé tel qu'il l'est par des âmes dégagées de la matière, étrangères aux passions terrestres, à nos préjugés et à nos intérêts humains? L'infini lui-même se découvre à nous; or, l'infini n'a pas de bornes, et tout nous fait espérer que la révélation de l'infini sera continuée sans interruption; à mesure que s'écouleront les siècles, on verra les révélations ajoutées aux révélations, sans épuiser jamais ces mystères dont l'étendue et la profondeur semblent grandir à mesure qu'ils se dégagent de l'obscurité qui les avait enveloppés jusqu'ici.

D'où cette conséquence que le spiritualisme est une religion, puisqu'il nous met intimement en relation avec l'infini et qu'il absorbe, en l'éclaircissant, le christianisme, qui, de toutes les formes religieuses présentes ou passées, est, comme on l'avoue sans peine, la plus élevée, la plus pure et la plus parfaite. Mais agrandir le christianisme est une tâche difficile, qui ne peut être accomplie sans renverser les barrières derrière lesquelles il se tient retranché. Les rationalistes ne respectent aucunes barrières; moins ardents ou mieux avisés, les spiritualistes n'en trouvent que deux dont l'abaissement paraît indispensable, savoir, l'autorité de l'Église catholique, et le dogme de l'éternité des peines.

Cette vie est-elle l'unique épreuve qu'il soit donné à l'homme de traverser? L'arbre demeure-t-il éternellement du côté où il est tombé? L'état de l'âme, après la mort, est-il définitif, irrévocable et éternel? Non, répond la nécromancie spiritualiste. A la mort, rien ne finit, tout recommence. La mort est pour chacun de nous le point de départ d'une incarnation nouvelle, d'une nouvelle vie et d'une nouvelle épreuve.

Dieu, selon le panthéisme allemand, n'est pas l'être, mais le devenir éternel. Quoi qu'il en soit

de Dieu, l'homme, d'après les spiritualistes parisiens, n'a pas d'autre destinée que le devenir progressif ou rétrogressif, selon ses mérites et selon ses œuvres. La loi morale et religieuse a une sanction véritable dans les autres vies, où les bons sont récompensés et les méchants punis, mais durant une période plus ou moins longue d'années ou de siècles, et non pendant l'éternité.

Le spiritualisme serait-il la forme mystique de l'erreur dont M. Jean Reynaud est le théologien? Peut-être. Est-il permis d'aller plus loin et de dire qu'entre M. Reynaud et les nouveaux sectaires il existe un lien plus étroit que celui de la communauté de doctrines? Peut-être encore. Mais cette question, faute de renseignements certains, ne sera pas tranchée ici d'une manière décisive.

Ce qui importe beaucoup plus que la parenté ou les alliances hérétiques de M. Jean Reynaud, c'est la confusion d'idées dont le progrès du spiritualisme est le signe; c'est l'ignorance en matière de religion, qui rend possible tant d'extravagance; c'est la légèreté avec laquelle des hommes, d'ailleurs estimables, accueillent ces révélations de l'autre monde qui n'ont aucun mérite, pas même celui de la nouveauté.

Il n'est pas nécessaire de remonter jusqu'à Pythagore et aux prêtres de l'Égypte pour découvrir les origines du spiritualisme contemporain. On les trouvera en feuilletant les procès-verbaux du magnétisme animal.

Dès le XVIII^e siècle, la nécromancie jouait un grand rôle dans les pratiques du magnétisme; et plusieurs années avant qu'il fut question d'esprits frappeurs en Amérique, certains magnétiseurs français obtenaient, disaient-ils, de la bouche des morts ou des démons, la confirmation des doctrines condamnées par l'Église, et notamment celle des erreurs d'Origène touchant la conversion future des mauvais anges et des réprouvés.

Il faut dire aussi que le médium spiritualiste dans l'exercice de ses fonctions diffère peu du sujet sous la main du magnétiseur, et que le cercle embrassé par les révélations du premier ne dépasse pas non plus celui qui borne la vue du second.

Les renseignements que la curiosité obtient dans les affaires privées, au moyen de la nécromancie, n'apprennent, en général, rien de plus que ce qui était connu auparavant. La réponse du médium spiritualiste est obscure dans les points que nos recherches personnelles n'ont pu éclaircir; elle est nette et précise dans les choses qui nous sont bien connues; mettez sur tout ce qui s'est dérobé à nos études et à nos efforts. Il semble, en un mot, que le médium a une vue magnétique de notre âme, mais qu'il ne découvre rien au-delà de ce qu'il y trouve écrit. Mais cette explication, qui paraît bien simple, est pourtant sujette à de graves difficultés. Elle suppose, en effet, qu'une âme peut naturellement lire au fond d'une autre âme sans le secours des signes et indépendamment de la volonté de celui qui deviendrait pour le premier venu un livre ouvert et très lisible. Or les anges, bons ou mauvais, ne possèdent naturellement ce privilège ni par rapport à nous, ni dans les relations directes qu'ils ont entre eux. Dieu seul pénètre immédiatement les esprits et scrute jusqu'au fond des cœurs le plus obstinément fermés à sa lumière.

Si les faits spiritualistes les plus étranges qu'on rapporte sont authentiques, il faudrait donc pour les expliquer, recourir à d'autres principes. On oublie trop que ces faits se rapportent en général à un objet qui préoccupe fortement le cœur ou l'intelligence, qui a provoqué de longues recherches, et dont on a souvent parlé en dehors de la consultation spiritualiste. Dans ces conditions, qu'il ne faut pas perdre de vue, une certaine connaissance des choses qui nous intéressent ne dépasse nullement les limites naturelles de la puissance des esprits.

Quoi qu'il en soit, il n'y a pas autre chose, dans le spectacle qui nous est donné aujourd'hui, qu'une évolution du magnétisme qui s'efforce de devenir une religion.

Sous la forme dogmatique et polémique que la religion nouvelle doit à M. Jean Reynaud, elle a encouru la condamnation du Concile de Périgueux, dont la compétence, on s'en souvient, a été gravement niée par le coupable.

Dans la forme mystique qu'elle prend aujourd'

FEUILLETON.

A travers les livres.

EDGAR QUINET, SA VIE ET SON ŒUVRE.

PAR M. CH. CHASSIN.

Un vol. in-12. — Chez Pagnerre.

Si la satire, ou du moins l'excès du franc-parler vis-à-vis des contemporains, s'est donné en nos jours ses vides livres; si la vie privée a été mal dérobée à l'indiscrétion; si toute vie ayant un peu marqué dans le public a été une enceinte murée de verre à travers laquelle on a abusé du droit de voir et de trahir; dans le même temps aussi, et comme compensation, nous avons eu les louangeurs immédiats; l'éloge, statue dressée en place publique, s'est posé avec des proportions que l'on regarderait volontiers comme colossales. Le livre qui nous fournit l'objet de cet article, *Edgar Quinet, sa vie, son œuvre*, par M. Ch. Chassin, un éloge prolongé cinq cents pages durant, et presque une apothéose, est, à cet égard, un exemple digne de remarque. Dans le fait, ce n'est pas trop pour un des hommes qui ont laissé une trace funeste dans la société de ces derniers temps, qui ont travaillé au renversement de la religion et posé avec avantage leur personnalité à la place des révélations qu'ils proclamaient abolies. Voici dans quelles circonstances M. Chassin a composé son livre. M. Quinet vient de reproduire son œuvre complète en dix volumes. Il fallait bien, à la tête de ce monument égyptien, imposer en quelque sorte par la mystérieuse obscurité du style, un pylône de style analogue : M. Chassin s'est chargé de l'exécuter. L'ouvrage du biographe peut en un sens avoir son utilité; après avoir lu ce livre, on est suffisamment édifié sur l'ensemble des doctrines de M. Quinet, sans être obligé de lire (ce qui serait une nécessité assez extrême) les dix volumes qui viennent d'être mis au jour par l'éditeur Pagnerre.

M. Chassin embrasse tout à tour l'homme, sa vie, son influence, la philosophie de l'histoire, les nationalités, les religions, les poèmes. Que le microscope du biographe grossisse ou poétise, pour les tirer de la foule, les prosaïques détails de la vie d'un homme parvenu à la renommée, cela est assez indifférent; à la généralité des lecteurs. En résultat, il y a ceci : un jeune homme, intelligent et bien doué a vaincu par l'étude les difficultés qui se rencontrent le plus souvent aux débuts d'une carrière semée d'épines. Rapidement enlevé à l'obscurité de sa petite ville et mis en possession d'un nom littéraire, la destinée, qui lui avait donné le talent, l'en a payé largement en le comblant de succès inespérés. Deux fois député aux Assemblées du pays, professeur des chaires les plus hautes, un des chefs du parti des libres-penseurs, adulé par les passions du temps, il a connu les émotions de la popularité, de la lutte, et un peu celles de la gloire; il a joué aux révolutions, et il s'est senti soulevé par leur souffle. Puis, vaincu par ces ouragans qu'il avait affrontés, arbre déraciné, il a porté sur la terre étrangère ses fleurs sans fruits et la fatale persévérance de ses opinions irritées. Avec son style sonore et brillant, sa riche imagination, le luxe excessif de sa phraséologie, M. Quinet n'avait pu manquer d'obtenir beaucoup d'influence sur ses contemporains. C'était le bon temps d'ailleurs, le temps où il suffisait de jeter sa haine à la religion et de se montrer implacable ennemi, pour obtenir un dais, rencontrer une tribune, une chaire retentissante, le triomphe et une multitude de jeunes égarés faisant cortège pour applaudir.

Mais ces choses sont passées, pourquoi y revenir? Ce qui ne passe pas également et ce qui se reproduit, c'est l'œuvre écrite, et son influence ne saurait disparaître aussi vite que le souvenir des ovations auxquelles elle a donné lieu en ces temps qui sont déjà loin. Cette œuvre d'autrefois se répand, elle est bien achetée, goûtée; un écrivain habile se fait le héros d'une gloire néfaste. Une voix trop connue, qui possède l'art de séduire, qui règne par le sophisme, par l'extérieur du talent, la voix de l'incredulité, dit à son tour, mais non pas du haut du ciel : Prenez et lisez. Hélas! c'est là l'écho qui se fait entendre trop sou-

vent à l'entour d'œuvres adhésives qui, de nos jours se dressent, comme des armes d'attaque, contre l'immortelle vérité. Ce n'est plus ici comme au temps où une voix céleste se faisait entendre à Augustin, lui disant : *Tolle et lege*; ce n'est pas au livre de lumière, ce n'est pas à la bonne, c'est à la mauvaise nouvelle, à l'Évangile d'erreur, que tant de voix sinistres nous convient. Une âme s'en vont à cet appel, égarées et flottantes. — et, comme la colombe de l'arche, ne trouvant pas : ne ou qui repousser leur site fatigué! — L'œuvre de M. Quinet (je me borne à la partie religieuse) a ce caractère. Il peut être intéressant de s'y arrêter quelques instants; et d'abord ce qu'il convient de bien comprendre, c'est que toute cette sagesse éternelle, chez M. Quinet comme chez beaucoup d'autres, repose sur la prétention d'être une philosophie de l'histoire.

Vers l'année 1825, le terrain de la science était envahi par une foule de théories creuses, fantastiques, qui avaient revêtu ce nom de si peu de clarté en soi. Le mot était nouveau, et l'esprit d'incredulité française l'avait accueilli avec empressement pour exprimer les tristes enseignements d'une philosophie, soit matérialiste, soit panthéistique, et dans tous les cas ni spiritualiste, ni chrétienne, qui venait de prévaloir dans l'explication des faits historiques. Ce n'est pas que la chose, dans son vrai sens, fut inconnue; au fond, ce n'était pas un nouveau. Tous les âges chrétiens se sont préoccupés de l'intervention plus ou moins visible de la Providence dans les choses humaines. Bossuet avait pratiqué la philosophie de l'histoire dans la construction de son grand système sur l'histoire universelle; il est vrai que chez ce grand homme, c'était la religion de l'histoire plutôt que sa philosophie. Bien avant Bossuet, un chroniqueur, racontant les gestes de nos aïeux, intitulait son ouvrage : *Gesta Dei per Francos*; et précédemment, au V^e siècle, Salvien, sous ce titre significatif : *De Providentiâ Dei*, avait écrit un livre sur les dernières convulsions de l'Empire; c'était le vrai sens auquel peut se réduire tout ce qui peut être compris de vérité sous ce titre ambitieux de philosophie de l'histoire. Mais, de nos jours, ce n'était plus cela. Le vieil encyclopé-

disme, après avoir épuisé, avec les *Ruines* de Volney, ses théories d'athéisme, avait tourné au panthéisme oriental, germanique. On nommait Dieu, on le saluait avec un respect facile, mais le Dieu-tout, sans individualité, sans conscience, sans cœur, le dieu de Schelling et de Hegel. L'histoire alors c'était l'expansion passive de l'être. L'idée se développant, l'humanité arrivée à la conscience de soi; on enseignait la fatale nécessité de tous les événements, la légitimité et la glorification de la victoire, et beaucoup d'autres choses non moins claires et d'une utilité non moins évidente.

Ce fut au milieu de telles doctrines que M. Quinet intervint par la publication des *Idées* de Herder, avec une introduction. L'auteur avait vingt-et-un ans; « enfant déjà sacré prince de la pensée, » dit modestement M. Chassin. C'est un travail assez obscur et peu solide que l'ouvrage de Herder; une théorie du progrès fondée, non plus sur l'éternel *ricorso* des choses humaines, selon Vico, mais sur cette pensée que l'homme moral, sorti en quelque sorte des laboratoires de la nature, n'est autre chose qu'un degré plus élevé dans l'échelle des règnes. Le genre humain est un peuple unique dont les divers peuples sont les membres et dont les empires sont les accidents. Il n'y a pas un monde ancien et un monde moderne, mais un seul monde qui naît, grandit et se développe sans interruption, bien qu'avec des retours soudains, dans le vaste cercle du temps que la Providence lui a donné de parcourir. L'homme, ou plutôt l'humanité, est perfectible; jetée sur la terre, comme le gland dans la forêt, elle germe et s'épanouit; arbre immense qui ne connaît pas de déclin, et verra de degré en degré monter le faite de ses rameaux jusqu'à un point que l'on ne saurait plus imaginer.

C'est à ces théories vagues, flottantes et prismatiques de la philosophie allemande que la science française a emprunté les siennes, avec des nuances, sans doute, mais en ne sortant pas des ténébres natives, et avec de tels éblouissements qu'elle n'a plus voulu voir la lumière sereine, que la religion seule savait répandre sur les origines de l'humanité. Tout son vent à ces sources trompeuses, saint-simoniennes, four-ristes, socialistes. Il y a eu ensuite les éclectiques et

tant d'autres, sans compter les néo-catholiques, alors représentés par Ballanche, doux et pieux génie qui s'égarait dans ces hallucinations et vit condenser un beau talent et des aspirations le plus souvent chrétiennes à un oubli inméritoire sous plus d'un rapport. M. Quinet, un des plus renommés, occupa dès l'abord une place importante dans ces légions ennemies; il entreprit de se faire, dans ce mouvement, son individualité; il eut sa formule religieuse à lui, et cette formule, dans son principe, fut une psychologie. Il dit : « L'homme, c'est la volonté; l'histoire, dans son commencement et dans sa fin, est le spectacle de la liberté, de la protestation du genre humain contre le monde qui l'enchaîne, l'affranchissement de l'esprit, le règne de l'âme; le jour où la liberté manquera au monde serait celui où le monde cessait de respirer. » Et ailleurs : « L'histoire est le travail du moi qui se fait jour peu à peu, se dégage de degrés de ce qui lui est étranger et aspire à se produire dans la forme la plus libre; c'est la personnalité de l'homme qui tend à se circonscire pour se fortifier; c'est l'être de l'homme qui s'étend dans l'espace et la durée sans bornes. »

Mais il faut voir comme ce principe, moral après tout, mais faux parce qu'il est exclusif des autres, érigé en principe religieux, se matérialise dans cette philosophie. De cet élan de forces, d'exaltation du moi est sorti en effet tout le système religieux de M. Quinet. Sa religion, c'est une politique, une démocratie. D'abord il ne separe pas l'idée du moi humain personnel de l'idée du moi national. Comme nous sommes tous libres, chacun de nous lui paraît un microcosme qui réfléchit l'histoire. « Que chacun étudie dans l'histoire, soit la vie d'un héros, soit celle d'un peuple, soit celle de l'humanité, c'est-à-dire les trois modes de l'être humain; puis qu'il descende en lui-même et s'analyse, il retrouvera la série des siècles écoulés comme enseveli dans sa propre âme; il sentira les destinées de l'espèce se réfléchir dans l'individu; en partant de l'étroite enceinte de son moi individuel, il retrouvera tous les accidents, toutes les phases, toutes les vicissitudes de l'histoire. » Cette double pensée, l'une (qui est au fond le système de Kant), le sentiment intime de la force

d'hui à Paris, elle mérite d'être étudiée au moins comme un signe des temps où nous vivons. Le spiritualisme a carolé déjà un certain nombre d'hommes parmi lesquels plusieurs sont honorablement connus dans le monde. Ce pouvoir de séduction qu'il exerce, le progrès lent, mais non interrompu, qui lui est attribué par des témoins dignes de foi, les prétentions qu'il affiche, les problèmes qu'il pose, le mal qu'il peut faire aux âmes, voilà sans doute assez de motifs réunis pour attirer de ce côté l'attention des catholiques. Gardons-nous d'attribuer à la nouvelle secte plus d'importance qu'elle n'en a réellement. Mais pour éviter l'exagération qui grossit tout, ne tombons pas non plus dans la manie de nier et d'amoindrir toutes choses. *Nolite omni spiritui credere, sed probate spiritus si ex Deo sint : Quoniam multi pseudoprophete exierunt in mundum.* (1 Jean. IV. 1.)

L'ABBÉ FRANÇOIS CHESNEL.

On lit dans le *Moniteur* :

« À la suite des conférences internationales qui s'ouvrirent à Paris en 1851, les bases d'un arrangement destiné à établir, dans les ports de l'Europe méridionale, un régime sanitaire uniforme, furent arrêtées; mais l'application de ce nouveau droit conventionnel n'ayant point reçu tout le développement désirable, les diverses puissances intéressées se sont récemment entendues pour reprendre les négociations suivies à cette époque et s'efforcer ainsi d'assurer, par un accord complet et définitif, au commerce et à la navigation, toutes les facilités compatibles avec les intérêts de la santé publique. Une nouvelle réunion de délégués de ces puissances a lieu en ce moment à Paris, et elle a tenu avant-hier sa première séance à l'hôtel du ministère des affaires étrangères. Elle se compose :

- « Pour la France : de M. le chevalier Le Moine, ministre plénipotentiaire ;
- « Pour l'Autriche : M. le chevalier Lavison, consul général d'Autriche à Marseille ;
- « Pour l'Espagne : M. Muro, premier secrétaire de l'ambassade d'Espagne à Paris ;
- « Pour les États-Romains : M. le prince Santa Croce ;
- « Pour la Grande-Bretagne : M. Anthony Perrier, consul d'Angleterre à Brest ;
- « Pour la Grèce : M. Delyanni, secrétaire général au ministère des affaires étrangères de Grèce ;
- « Pour le Portugal : M. le chevalier d'Antas, conseiller et secrétaire de la légation du Portugal à Paris ;
- « Pour la Russie : M. de Grote, conseiller d'Etat, premier secrétaire de l'ambassade de Russie à Paris ;
- « Pour la Sardaigne : M. le comte de Salmour, secrétaire général au ministère des affaires étrangères de Sardaigne ;
- « Pour la Toscane : M. le marquis Tanay de Nerli, chargé d'affaires de Toscane à Paris ;
- « Pour la Turquie : Agop Effendi, chargé d'affaires de la Sublime-Porte à Paris. »

On lit dans le *Pays* :

« M. le marquis Massimo d'Azeglio est nommé envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Sardaigne près la cour de France. MM. le chevalier Nigra, chef de cabinet de M. le comte de Cavour, et le marquis Eynard de Cavour, accompagneront Son Excellence comme secrétaires particuliers.

« Nous croyons savoir que M. le marquis de Villa Marina, actuellement ambassadeur de Piémont en France, et qui appartient à l'armée comme colonel de cavalerie, a désiré continuer sa carrière militaire.

« L'ensemble des informations qui nous parviennent de l'étranger, et qui sont antérieures d'un jour au moins à nos renseignements particuliers, préparent les solutions que nous avons indiquées hier... »

« Le Congrès va donc se réunir. Il n'est plus permis d'en douter; il est également permis d'espérer que la conservation de la paix européenne sortira de ses délibérations.

« Quant au siège du futur Congrès, il paraît décidé que ce sera Carlsruhe. Les plénipotentiaires résideront à Baden-Baden. — Charles Bousquet. »

Télégraphie privée.

Marseille, 12 avril.

D'après des lettres de Rome en date du 9, le Pape doit prononcer vendredi en audience dans le consistoire, afin d'exposer la situation des affaires extérieures.

Un mande de Naples, le 9 avril que la gravité de la maladie du Roi augmente rapidement. Tous les princes se rendent chaque jour à Caserte.

A la Bourse de Naples, les fonds ont baissé le 9 de 3 fr. et ont fermé à 105.

Londres, 12 avril.

Le *Morning-Post* assure que le Gouvernement aurait reçu l'avis que le cabinet de Vienne n'insisterait plus pour le désarmement du Piémont comme condition de la réunion du Congrès. L'Autriche voudrait que le Congrès se réunisse dans un bref délai; elle serait disposée à accepter des conditions non humiliantes.

Le *Daily-Telegraph* prétend que le cabinet Derby aurait résolu de différer la dissolution du Parlement, par suite des complications étrangères.

Le *Herald* dément la nouvelle de l'arrivée prochaine de lord Cowley.

Le *Herald* prétend que la mission de M. d'Azeglio à Londres justifie les espérances de paix. Le Piémont pourrait désarmer si d'autres puissances désarmaient.

Lord Stanley a publié une notification officielle relative à l'emprunt indien de 7 millions.

Berlin, 11 avril.

La *Gazette prussienne*, organe semi-officiel, contient un article de fond dont voici le résumé :

Une certaine inquiétude s'est emparée des esprits dans ces derniers jours, par suite de la nouvelle que la réunion du congrès des grandes puissances avait été remise en question. La conclusion qu'on en a tirée de l'imminence d'une crise dangereuse a augmenté les craintes. Sans vouloir prétendre que cette nouvelle soit dénuée de fondement, nous croyons néanmoins pouvoir admettre que les tentatives des puissances médiatrices ne peuvent être considérées comme terminées avec cette première phase. Une tentative nouvelle de ce genre vient d'être faite par le gouvernement du Roi. On peut donc conserver l'espoir, surtout avec les déclarations ouvertes dans le sens pacifique que réitère la France, que l'on pourra arriver à une médiation dans la difficile question en suspens. Jusque-là, le pays attendra avec autant plus de confiance les éventualités de l'avenir, qu'il aura la conscience que le Gouvernement ne négligera, pendant les négociations relatives à la médiation, aucune des mesures nécessaires pour mettre la Prusse en état de remplir les devoirs que lui impose sa position vis à vis de l'Allemagne et de l'Europe. Le Gouvernement peut compter sur la confiance bienveillante du pays, et espère qu'il rencontrera aussi auprès de ses confédérés allemands une confiance abimée des mêmes intentions.

Vienne, 11 avril.

La *Correspondance autrichienne* de ce soir contient un article dont voici le résumé :

L'Autriche a prouvé son amour de la paix par l'accueil qu'elle a fait à la mission de lord Cowley, et aussi par l'acceptation du projet d'un congrès. L'Autriche aurait bien voulu faire des sacrifices pour le maintien de la paix; mais elle ne pouvait pas faciliter à ses adversaires, par ces sacrifices mêmes, l'ajournement de la guerre.

Comme condition préalable, on avait demandé le désarmement de la Sardaigne, auquel l'Angleterre avait consenti. La France répondit qu'elle ne pouvait pas forcer le Piémont à désarmer tout seul. Alors l'Autriche a proposé de faire précéder le Congrès d'un désarmement général, afin d'avoir des garanties positives. Comment (ajoute en terminant la *Correspondance autrichienne*) pourrait-on admettre la possibilité de la participation de l'Autriche au Congrès, si on n'avait pas avant tout des preuves certaines que la même volonté du maintien de la paix existe chez tous les gouvernements ?

Turin, 12 avril.

Le Roi a passé ce matin en revue les différents corps de la garnison. La tenue des troupes était admirable. Sa Majesté a été accueillie par les applaudissements enthousiastes et unanimes de la foule immense qui se pressait dans les allées de la place d'armes.

Aujourd'hui, à l'occasion de la discussion du budget du ministère des affaires étrangères, le comte Solario della Margherita a prononcé un discours sur la situation politique actuelle.

« Turin on ne paraît pas accorder une grande confiance à la nouvelle du désarmement général proposé par l'Autriche. »

Londres, 11 avril.

Le correspondant de Vienne du *Times* annonce que la déclaration de guerre de l'Autriche au Piémont sera faite dans quelques jours.

Berlin, 11 avril.

Les nouvelles de Copenhague, à la date du 10, annoncent que le prince Christian de Danemark a été nommé inspecteur-général et commandant de toute la cavalerie danoise.

Berlin, 12 avril.

L'archiduc Albrecht d'Autriche est arrivé ici ce matin à cinq heures un quart, venant de Vienne. Quatre officiers supérieurs accompagnent Son Altesse Impériale et Royale. A la gare, l'archiduc a été reçu par le gouverneur et le commandant de la place de Berlin. Il se rendit immédiatement au Palais-Royal, où des appartements avaient été préparés pour lui.

Londres, 11 avril.

Dans la Chambre des Communes, M. Disraeli a annoncé que vendredi prochain il ferait à la Chambre une communication officielle au sujet des relations extérieures. La prorogation du Parlement aura lieu le mardi suivant, et la dissolution dans la même semaine.

Rome, 11 avril.

Le Gouvernement vient d'autoriser l'exploitation de la ligne de Civita-Vecchia à Rome.

L'exploitation commencera à partir de jeudi 14 courant.

Un service de correspondance avec les bateaux à vapeur est organisé.

(Service télégraphique HAVAS-BULLIER.)

On écrit de Smyrne, le 25 mars, à la *Presse d'Orient* :

« L'assassinat dont je vous ai entretenu dans ma précédente correspondance continue à absorber l'attention publique. L'instruction se poursuit au tribunal en séance publique, et le seul individu, prévenu jusqu'ici de l'assassinat du pauvre Français, le boucher...

charcutier grec, a été autorisé à se faire assister par un avocat.

« L'affaire s'est compliquée. Les témoignages des juifs ont présenté d'ineffables contradictions, et d'après l'examen du cadavre, consigné dans le rapport de M. le docteur Camecasse, la supposition du suicide a été écartée. Mais comme la police déclarait avoir trouvé un rasoir sous le cadavre et un couteau sur le prévenu, le gouverneur-général, après deux séances qu'il a présidées lui-même, a voulu faire examiner de nouveau le cadavre, afin de reconnaître avec laquelle des deux armes la blessure a pu être pratiquée, au moins selon toute probabilité. En conséquence, une commission de médecins a été nommée et s'est rendue ce matin à l'hôpital. Le cadavre a été exhumé et soumis à un nouvel examen. Les médecins ont partagé complètement la manière de voir du docteur Camecasse. Le rapport de la commission sera déposé demain entre les mains des juges, pour servir à l'enquête. »

« Un autre fait important, c'est l'opinion émise par tous les médecins qu'un seul homme n'a pu commettre l'assassinat dans les conditions constatées : on doit supposer que le malheureux Français a été étendu et maintenu par la tête et par les pieds pour qu'on ait pu l'égorger avec tant d'assurance, à une place si bien choisie, d'un coup si net. »

« L'exaspération qui s'est manifestée contre les juifs va en augmentant. Des arrestations ont été faites parmi eux, et à ce sujet se renouvellent chaque jour d'affreuses accusations. Il serait bon que l'autorité prit des mesures contre les menaces qui se font entendre, surtout parmi les Grecs. Les juifs se montrent effrayés, et non pas sans raison. Si l'un d'eux se montre dans un quartier populaire, il est aussitôt accueilli par des injures et des malédictions; dans les quartiers écartés, il y a eu déjà des manifestations très hostiles, des coups donnés, des pierres lancées. »

Le paquebot-poste *Oronde*, porteur du courrier de Constantinople du 30 mars, a éprouvé un retard d'environ trois jours, par suite des ouragans qui ont régné sur la Méditerranée. Il apportait, du reste, peu de nouvelles politiques; mais nous avons reçu par cette voie les détails les plus significatifs sur la désorganisation rapide de l'empire ottoman. Quand l'Europe est convoquée pour s'occuper de l'Italie, il convient de lui montrer à quel excès en sont venus les souffrances des chrétiens de l'Orient, ou plutôt de toutes les populations de l'empire, car si les musulmans ont des privilèges exorbitants et odieux, ils n'ont plus celui de la richesse, dans un état de misère qui s'étend aujourd'hui sur toutes les races orientales.

Le Sultan a pu en juger lui-même par la démonstration pacifique, il est vrai, mais affligeante et inouïe, qui est venue frapper à sa Sublime-Porte. Trois mille ouvriers environ, employés aux travaux des palais et kiosques impériaux, sont venus jusque dans la cour du sérail réclamer leur solde arriérée. On a déjà rapporté ce fait; mais ce qu'on n'avait pas dit, c'est que malgré les ordres pleins d'humanité du Sultan, le ministre de sa maison, Riza-Pacha, a fait charger ces malheureux à grands coups de crosse, et que 60 d'entre eux ont été plus ou moins gravement blessés. Honteux et désolés d'un pareil scandale, qui semble un avant-coureur de la baqouroute, le Sultan a envoyé le lendemain un fort à-compte à ces ouvriers. Le ministre des finances s'efforce en efforts de tous genres pour payer quelque chose aux employés et à l'armée; c'est, il faut le reconnaître, un homme probe et laborieux, qui fait un heureux contraste avec son scandaleux prédécesseur. Il avait trouvé le Trésor littéralement vide; mais il ne peut faire rentrer ni l'emprunt anglais, qui a été gaspillé en grande partie, ni les impôts arriérés, que les populations sont généralement dans l'impuissance de payer.

Un autre impôt, celui de la conscription, soulève des résistances méritées. Les Musulmans ont seuls porté les armes jusqu'à ce jour; c'était le signe visible de leur domination et le moyen qui perpétuait leur régime de conquêtes; mais comme tout monopole finit par trouver son châtiment en lui-même, il est arrivé que les Musulmans, épuisés par les guerres et plus encore par les vices, ne peuvent plus entretenir qu'à grand-peine une armée en rapport avec de si vastes territoires. L'effectif actuel ne s'élève pas à 100,000 hommes; les chrétiens, dans plusieurs provinces, notamment dans la Bosnie, l'île de Candie, le Liban, pays naturellement courageux et éprouvés, ont offert inutilement de prendre leur large part au service militaire. Ils la réclament, en vertu du traité de Paris, mais la défiance, la peur, pour dire le véritable mot, refuse l'exécution des engagements contractés devant l'Europe. Les Musulmans, néanmoins, las de leur onéreux privilège, résistent au recrutement ou désertent en masse quand on est parvenu à les traîner au dépôt. Traîner est bien ici le mot, car l'on a vu une foule de ces malheureux réfrés, ou militaires de la réserve, traverser les villes liés comme des malfaiteurs et poussés brutalement comme des troupeaux.

Ainsi, à l'approche des grands événements qui feront renaitre infailliblement la guerre civile en Turquie, cet empire n'a qu'une armée incomplète, non payée et démoralisée plutôt que soutenue par le contact de ces réserves qu'animait autrefois le fanatisme guerrier.

Quant aux finances, elles reposent principalement sur les dîmes; mais à quel prix ces impôts sont-ils perçus? On adjuge la perception à des fermiers qui soumissionnent à des taux ordinairement fort élevés. Par là ils écartent les concurrents; mais ils se réservent de se rembourser avec usure, et avec l'aide des...

« comme l'onde, est mobile, elle est belle, harmonieuse, elle aura des dieux humains, revêtus de l'éternelle beauté. L'Asie s'avance au centre de la Méditerranée pour y régner; son Dieu est la cité, la Ville-Eternelle, reine du monde; elle produit l'empire romain dans l'ancien monde, la papauté dans les temps modernes. »

« Ce n'est pas que tout soit erreur dans ces théories excessives, et que, réduites à de justes proportions, elles ne renferment pas certaines vérités recueillies par l'observation. Que, par exemple, il y ait eu des évolutions naturelles dans les phases de l'esprit humain, que le monde oriental ait plus particulièrement représenté l'idée de l'infini, le paganisme grec celle de l'humanité, le paganisme romain celle de la cité, et l'âge moderne l'idée du mouvement, de la vie, de la liberté; qu'à ces diverses idées correspondent diverses affinités dans l'art, qui a été tour à tour architecture, sculpture, puis-painting, de telles considérations peuvent être acceptées; dernièrement un écrivain catholique, le P. de Boylesse, dans un opuscule dont nous sommes occupés ici, montrait la puissance de l'idée, sa mobilité et en même temps sa persistance dans la civilisation. Mais partir de ces affinités qui ont un fond de vérité, pour soustraire l'esprit humain à la vérité religieuse, faire de la loi mosaïque, puis de l'Evangile, l'un et l'autre promulgués en Orient, un fruit de la vaste étendue des déserts; assujettir à la nature l'ordre surnaturel; voir tous les dogmes chrétiens dans les fables religieuses de l'Égypte, de l'Inde et de la Perse; confondre, sous l'épave d'une communauté d'orientalisme, Jehovah avec Indra, comme étant un seul et même Dieu; confondre la Trinité, auguste objet de la vénération des chrétiens, avec les trinités des vieux cultes, la Trimurti indienne, la triade de Platon, et la retrouver, contre toute apparence de raison, dans ces trois noms, trois cycles successifs de la religion grecque, Uranus, Saturne et Jupiter; faire de la papauté un résultat de la configuration et de la situation de l'Italie, qui fait de cette nation, et de Rome en particulier, la capitale éternelle de l'univers; rêver l'union de toutes les exégèses dans une unité supérieure, sorte de christianisme progressif; s'élever à vers des cieux plus élevés, pas plus larges, parce que les anciens ne s'élevaient pas à...

Paris, le 9 avril 1859.

Monsieur le gérant de *l'Univers*,

Ce n'est qu'aujourd'hui 9 avril que je m'aperçois de l'insertion, dans votre journal, de ma réponse à M. l'abbé Darboy. Vous trouvez cette réponse *inconvenante*; d'autres la trouveront légitime et convenable; ceci est une affaire de goût.

Paris, le 9 avril 1859.

Monsieur le gérant de *l'Univers*,

Ce n'est qu'aujourd'hui 9 avril que je m'aperçois de l'insertion, dans votre journal, de ma réponse à M. l'abbé Darboy. Vous trouvez cette réponse *inconvenante*; d'autres la trouveront légitime et convenable; ceci est une affaire de goût.

« comme l'onde, est mobile, elle est belle, harmonieuse, elle aura des dieux humains, revêtus de l'éternelle beauté. L'Asie s'avance au centre de la Méditerranée pour y régner; son Dieu est la cité, la Ville-Eternelle, reine du monde; elle produit l'empire romain dans l'ancien monde, la papauté dans les temps modernes. »

« Ce n'est pas que tout soit erreur dans ces théories excessives, et que, réduites à de justes proportions, elles ne renferment pas certaines vérités recueillies par l'observation. Que, par exemple, il y ait eu des évolutions naturelles dans les phases de l'esprit humain, que le monde oriental ait plus particulièrement représenté l'idée de l'infini, le paganisme grec celle de l'humanité, le paganisme romain celle de la cité, et l'âge moderne l'idée du mouvement, de la vie, de la liberté; qu'à ces diverses idées correspondent diverses affinités dans l'art, qui a été tour à tour architecture, sculpture, puis-painting, de telles considérations peuvent être acceptées; dernièrement un écrivain catholique, le P. de Boylesse, dans un opuscule dont nous sommes occupés ici, montrait la puissance de l'idée, sa mobilité et en même temps sa persistance dans la civilisation. Mais partir de ces affinités qui ont un fond de vérité, pour soustraire l'esprit humain à la vérité religieuse, faire de la loi mosaïque, puis de l'Evangile, l'un et l'autre promulgués en Orient, un fruit de la vaste étendue des déserts; assujettir à la nature l'ordre surnaturel; voir tous les dogmes chrétiens dans les fables religieuses de l'Égypte, de l'Inde et de la Perse; confondre, sous l'épave d'une communauté d'orientalisme, Jehovah avec Indra, comme étant un seul et même Dieu; confondre la Trinité, auguste objet de la vénération des chrétiens, avec les trinités des vieux cultes, la Trimurti indienne, la triade de Platon, et la retrouver, contre toute apparence de raison, dans ces trois noms, trois cycles successifs de la religion grecque, Uranus, Saturne et Jupiter; faire de la papauté un résultat de la configuration et de la situation de l'Italie, qui fait de cette nation, et de Rome en particulier, la capitale éternelle de l'univers; rêver l'union de toutes les exégèses dans une unité supérieure, sorte de christianisme progressif; s'élever à vers des cieux plus élevés, pas plus larges, parce que les anciens ne s'élevaient pas à...

« comme l'onde, est mobile, elle est belle, harmonieuse, elle aura des dieux humains, revêtus de l'éternelle beauté. L'Asie s'avance au centre de la Méditerranée pour y régner; son Dieu est la cité, la Ville-Eternelle, reine du monde; elle produit l'empire romain dans l'ancien monde, la papauté dans les temps modernes. »

« Ce n'est pas que tout soit erreur dans ces théories excessives, et que, réduites à de justes proportions, elles ne renferment pas certaines vérités recueillies par l'observation. Que, par exemple, il y ait eu des évolutions naturelles dans les phases de l'esprit humain, que le monde oriental ait plus particulièrement représenté l'idée de l'infini, le paganisme grec celle de l'humanité, le paganisme romain celle de la cité, et l'âge moderne l'idée du mouvement, de la vie, de la liberté; qu'à ces diverses idées correspondent diverses affinités dans l'art, qui a été tour à tour architecture, sculpture, puis-painting, de telles considérations peuvent être acceptées; dernièrement un écrivain catholique, le P. de Boylesse, dans un opuscule dont nous sommes occupés ici, montrait la puissance de l'idée, sa mobilité et en même temps sa persistance dans la civilisation. Mais partir de ces affinités qui ont un fond de vérité, pour soustraire l'esprit humain à la vérité religieuse, faire de la loi mosaïque, puis de l'Evangile, l'un et l'autre promulgués en Orient, un fruit de la vaste étendue des déserts; assujettir à la nature l'ordre surnaturel; voir tous les dogmes chrétiens dans les fables religieuses de l'Égypte, de l'Inde et de la Perse; confondre, sous l'épave d'une communauté d'orientalisme, Jehovah avec Indra, comme étant un seul et même Dieu; confondre la Trinité, auguste objet de la vénération des chrétiens, avec les trinités des vieux cultes, la Trimurti indienne, la triade de Platon, et la retrouver, contre toute apparence de raison, dans ces trois noms, trois cycles successifs de la religion grecque, Uranus, Saturne et Jupiter; faire de la papauté un résultat de la configuration et de la situation de l'Italie, qui fait de cette nation, et de Rome en particulier, la capitale éternelle de l'univers; rêver l'union de toutes les exégèses dans une unité supérieure, sorte de christianisme progressif; s'élever à vers des cieux plus élevés, pas plus larges, parce que les anciens ne s'élevaient pas à...

« comme l'onde, est mobile, elle est belle, harmonieuse, elle aura des dieux humains, revêtus de l'éternelle beauté. L'Asie s'avance au centre de la Méditerranée pour y régner; son Dieu est la cité, la Ville-Eternelle, reine du monde; elle produit l'empire romain dans l'ancien monde, la papauté dans les temps modernes. »

« Ce n'est pas que tout soit erreur dans ces théories excessives, et que, réduites à de justes proportions, elles ne renferment pas certaines vérités recueillies par l'observation. Que, par exemple, il y ait eu des évolutions naturelles dans les phases de l'esprit humain, que le monde oriental ait plus particulièrement représenté l'idée de l'infini, le paganisme grec celle de l'humanité, le paganisme romain celle de la cité, et l'âge moderne l'idée du mouvement, de la vie, de la liberté; qu'à ces diverses idées correspondent diverses affinités dans l'art, qui a été tour à tour architecture, sculpture, puis-painting, de telles considérations peuvent être acceptées; dernièrement un écrivain catholique, le P. de Boylesse, dans un opuscule dont nous sommes occupés ici, montrait la puissance de l'idée, sa mobilité et en même temps sa persistance dans la civilisation. Mais partir de ces affinités qui ont un fond de vérité, pour soustraire l'esprit humain à la vérité religieuse, faire de la loi mosaïque, puis de l'Evangile, l'un et l'autre promulgués en Orient, un fruit de la vaste étendue des déserts; assujettir à la nature l'ordre surnaturel; voir tous les dogmes chrétiens dans les fables religieuses de l'Égypte, de l'Inde et de la Perse; confondre, sous l'épave d'une communauté d'orientalisme, Jehovah avec Indra, comme étant un seul et même Dieu; confondre la Trinité, auguste objet de la vénération des chrétiens, avec les trinités des vieux cultes, la Trimurti indienne, la triade de Platon, et la retrouver, contre toute apparence de raison, dans ces trois noms, trois cycles successifs de la religion grecque, Uranus, Saturne et Jupiter; faire de la papauté un résultat de la configuration et de la situation de l'Italie, qui fait de cette nation, et de Rome en particulier, la capitale éternelle de l'univers; rêver l'union de toutes les exégèses dans une unité supérieure, sorte de christianisme progressif; s'élever à vers des cieux plus élevés, pas plus larges, parce que les anciens ne s'élevaient pas à...

« comme l'onde, est mobile, elle est belle, harmonieuse, elle aura des dieux humains, revêtus de l'éternelle beauté. L'Asie s'avance au centre de la Méditerranée pour y régner; son Dieu est la cité, la Ville-Eternelle, reine du monde; elle produit l'empire romain dans l'ancien monde, la papauté dans les temps modernes. »

« Ce n'est pas que tout soit erreur dans ces théories excessives, et que, réduites à de justes proportions, elles ne renferment pas certaines vérités recueillies par l'observation. Que, par exemple, il y ait eu des évolutions naturelles dans les phases de l'esprit humain, que le monde oriental ait plus particulièrement représenté l'idée de l'infini, le paganisme grec celle de l'humanité, le paganisme romain celle de la cité, et l'âge moderne l'idée du mouvement, de la vie, de la liberté; qu'à ces diverses idées correspondent diverses affinités dans l'art, qui a été tour à tour architecture, sculpture, puis-painting, de telles considérations peuvent être acceptées; dernièrement un écrivain catholique, le P. de Boylesse, dans un opuscule dont nous sommes occupés ici, montrait la puissance de l'idée, sa mobilité et en même temps sa persistance dans la civilisation. Mais partir de ces affinités qui ont un fond de vérité, pour soustraire l'esprit humain à la vérité religieuse, faire de la loi mosaïque, puis de l'Evangile, l'un et l'autre promulgués en Orient, un fruit de la vaste étendue des déserts; assujettir à la nature l'ordre surnaturel; voir tous les dogmes chrétiens dans les fables religieuses de l'Égypte, de l'Inde et de la Perse; confondre, sous l'épave d'une communauté d'orientalisme, Jehovah avec Indra, comme étant un seul et même Dieu; confondre la Trinité, auguste objet de la vénération des chrétiens, avec les trinités des vieux cultes, la Trimurti indienne, la triade de Platon, et la retrouver, contre toute apparence de raison, dans ces trois noms, trois cycles successifs de la religion grecque, Uranus, Saturne et Jupiter; faire de la papauté un résultat de la configuration et de la situation de l'Italie, qui fait de cette nation, et de Rome en particulier, la capitale éternelle de l'univers; rêver l'union de toutes les exégèses dans une unité supérieure, sorte de christianisme progressif; s'élever à vers des cieux plus élevés, pas plus larges, parce que les anciens ne s'élevaient pas à...

« comme l'onde, est mobile, elle est belle, harmonieuse, elle aura des dieux humains, revêtus de l'éternelle beauté. L'Asie s'avance au centre de la Méditerranée pour y régner; son Dieu est la cité, la Ville-Eternelle, reine du monde; elle produit l'empire romain dans l'ancien monde, la papauté dans les temps modernes. »

« Ce n'est pas que tout soit erreur dans ces théories excessives, et que, réduites à de justes proportions, elles ne renferment pas certaines vérités recueillies par l'observation. Que, par exemple, il y ait eu des évolutions naturelles dans les phases de l'esprit humain, que le monde oriental ait plus particulièrement représenté l'idée de l'infini, le paganisme grec celle de l'humanité, le paganisme romain celle de la cité, et l'âge moderne l'idée du mouvement, de la vie, de la liberté; qu'à ces diverses idées correspondent diverses affinités dans l'art, qui a été tour à tour architecture, sculpture, puis-painting, de telles considérations peuvent être acceptées; dernièrement un écrivain catholique, le P. de Boylesse, dans un opuscule dont nous sommes occupés ici, montrait la puissance de l'idée, sa mobilité et en même temps sa persistance dans la civilisation. Mais partir de ces affinités qui ont un fond de vérité, pour soustraire l'esprit humain à la vérité religieuse, faire de la loi mosaïque, puis de l'Evangile, l'un et l'autre promulgués en Orient, un fruit de la vaste étendue des déserts; assujettir à la nature l'ordre surnaturel; voir tous les dogmes chrétiens dans les fables religieuses de l'Égypte, de l'Inde et de la Perse; confondre, sous l'épave d'une communauté d'orientalisme, Jehovah avec Indra, comme étant un seul et même Dieu; confondre la Trinité, auguste objet de la vénération des chrétiens, avec les trinités des vieux cultes, la Trimurti indienne, la triade de Platon, et la retrouver, contre toute apparence de raison, dans ces trois noms, trois cycles successifs de la religion grecque, Uranus, Saturne et Jupiter; faire de la papauté un résultat de la configuration et de la situation de l'Italie, qui fait de cette nation, et de Rome en particulier, la capitale éternelle de l'univers; rêver l'union de toutes les exégèses dans une unité supérieure, sorte de christianisme progressif; s'élever à vers des cieux plus élevés, pas plus larges, parce que les anciens ne s'élevaient pas à...

« comme l'onde, est mobile, elle est belle, harmonieuse, elle aura des dieux humains, revêtus de l'éternelle beauté. L'Asie s'avance au centre de la Méditerranée pour y régner; son Dieu est la cité, la Ville-Eternelle, reine du monde; elle produit l'empire romain dans l'ancien monde, la papauté dans les temps modernes. »

« Ce n'est pas que tout soit erreur dans ces théories excessives, et que, réduites à de justes proportions, elles ne renferment pas certaines vérités recueillies par l'observation. Que, par exemple, il y ait eu des évolutions naturelles dans les phases de l'esprit humain, que le monde oriental ait plus particulièrement représenté l'idée de l'infini, le paganisme grec celle de l'humanité, le paganisme romain celle de la cité, et l'âge moderne l'idée du mouvement, de la vie, de la liberté; qu'à ces diverses idées correspondent diverses affinités dans l'art, qui a été tour à tour architecture, sculpture, puis-painting, de telles considérations peuvent être acceptées; dernièrement un écrivain catholique, le P. de Boylesse, dans un opuscule dont nous sommes occupés ici, montrait la puissance de l'idée, sa mobilité et en même temps sa persistance dans la civilisation. Mais partir de ces affinités qui ont un fond de vérité, pour soustraire l'esprit humain à la vérité religieuse, faire de la loi mosaïque, puis de l'Evangile, l'un et l'autre promulgués en Orient, un fruit de la vaste étendue des déserts; assujettir à la nature l'ordre surnaturel; voir tous les dogmes chrétiens dans les fables religieuses de l'Égypte, de l'Inde et de la Perse; confondre, sous l'épave d'une communauté d'orientalisme, Jehovah avec Indra, comme étant un seul et même Dieu; confondre la Trinité, auguste objet de la vénération des chrétiens, avec les trinités des vieux cultes, la Trimurti indienne, la triade de Platon, et la retrouver, contre toute apparence de raison, dans ces trois noms, trois cycles successifs de la religion grecque, Uranus, Saturne et Jupiter; faire de la papauté un résultat de la configuration et de la situation de l'Italie, qui fait de cette nation, et de Rome en particulier, la capitale éternelle de l'univers; rêver l'union de toutes les exégèses dans une unité supérieure, sorte de christianisme progressif; s'élever à vers des cieux plus élevés, pas plus larges, parce que les anciens ne s'élevaient pas à...

« comme l'onde, est mobile, elle est belle, harmonieuse, elle aura des dieux humains, revêtus de l'éternelle beauté. L'Asie s'avance au centre de la Méditerranée pour y régner; son Dieu est la cité, la Ville-Eternelle, reine du monde; elle produit l'empire romain dans l'ancien monde, la papauté dans les temps modernes. »

« Ce n'est pas que tout soit erreur dans ces théories excessives, et que, réduites à de justes proportions, elles ne renferment pas certaines vérités recueillies par l'observation. Que, par exemple, il y ait eu des évolutions naturelles dans les phases de l'esprit humain, que le monde oriental ait plus particulièrement représenté l'idée de l'infini, le paganisme grec celle de l'humanité, le paganisme romain celle de la cité, et l'âge moderne l'idée du mouvement, de la vie, de la liberté; qu'à ces diverses idées correspondent diverses affinités dans l'art, qui a été tour à tour architecture, sculpture, puis-painting, de telles considérations peuvent être acceptées; dernièrement un écrivain catholique, le P. de Boylesse, dans un opuscule dont nous sommes occupés ici, montrait la puissance de l'idée, sa mobilité et en même temps sa persistance dans la civilisation. Mais partir de ces affinités qui ont un fond de vérité, pour soustraire l'esprit humain à la vérité religieuse, faire de la loi mosaïque, puis de l'Evangile, l'un et l'autre promulgués en Orient, un fruit de la vaste étendue des déserts; assujettir à la nature l'ordre surnaturel; voir tous les dogmes chrétiens dans les fables religieuses de l'Égypte, de l'Inde et de la Perse; confondre, sous l'épave d'une communauté d'orientalisme, Jehovah avec Indra, comme étant un seul et même Dieu; confondre la Trinité, auguste objet de la vénération des chrétiens, avec les trinités des vieux cultes, la Trimurti indienne, la triade de Platon, et la retrouver, contre toute apparence de raison, dans ces trois noms, trois cycles successifs de la religion grecque, Uranus, Saturne et Jupiter; faire de la papauté un résultat de la configuration et de la situation de l'Italie, qui fait de cette nation, et de Rome en particulier, la capitale éternelle de l'univers; rêver l'union de toutes les exégèses dans une unité supérieure, sorte de christianisme progressif; s'élever à vers des cieux plus élevés, pas plus larges, parce que les anciens ne s'élevaient pas à...

« comme l'onde, est mobile, elle est belle, harmonieuse, elle aura des dieux humains, revêtus de l'éternelle beauté. L'Asie s'avance au centre de la Méditerranée pour y régner; son Dieu est la cité, la Ville-Eternelle, reine du monde; elle produit l'empire romain dans l'ancien monde, la papauté dans les temps modernes. »

« Ce n'est pas que tout soit erreur dans ces théories excessives, et que, réduites à de justes proportions, elles ne renferment pas certaines vérités recueillies par l'observation. Que, par exemple, il y ait eu des évolutions naturelles dans les phases de l'esprit humain, que le monde oriental ait plus particulièrement représenté l'idée de l'infini, le paganisme grec celle de l'humanité, le paganisme romain celle de la cité, et l'âge moderne l'idée du mouvement, de la vie, de la liberté; qu'à ces diverses idées correspondent diverses affinités dans l'art, qui a été tour à tour architecture, sculpture, puis-painting, de telles considérations peuvent être acceptées; dernièrement un écrivain catholique, le P. de Boylesse, dans un opuscule dont nous sommes occupés ici, montrait la puissance de l'idée, sa mobilité et en même temps sa persistance dans la civilisation. Mais partir de ces affinités qui ont un fond de vérité, pour soustraire l'esprit humain à la vérité religieuse, faire de la loi mosaïque, puis de l'Evangile, l'un et l'autre promulgués en Orient, un fruit de la vaste étendue des déserts; assujettir à la nature l'ordre surnaturel; voir tous les dogmes chrétiens dans les fables religieuses de l'Égypte, de l'Inde et de la Perse; confondre, sous l'épave d'une communauté d'orientalisme, Jehovah avec Indra, comme étant un seul et même Dieu; confondre la Trinité, auguste objet de la vénération des chrétiens, avec les trinités des vieux cultes, la Trimurti indienne, la triade de Platon, et la retrouver, contre toute apparence de raison, dans ces trois noms, trois cycles successifs de la religion grecque, Uranus, Saturne et Jupiter; faire de la papauté un résultat de la configuration et de la situation de l'Italie, qui fait de cette nation, et de Rome en particulier, la capitale éternelle de l'univers; rêver l'union de toutes les exégèses dans une unité supérieure, sorte de christianisme progressif; s'élever à vers des cieux plus élevés, pas plus larges, parce que les anciens ne s'élevaient pas à...

« comme l'onde, est mobile, elle est belle, harmonieuse, elle aura des dieux humains, revêtus de l'éternelle beauté. L'Asie s'avance au centre de la Méditerranée pour y régner; son Dieu est la cité, la Ville-Eternelle, reine du monde; elle produit l'empire romain dans l'ancien monde, la papauté dans les temps modernes. »

« Ce n'est pas que tout soit erreur dans ces théories excessives, et que, réduites à de justes proportions, elles ne renferment pas certaines vérités recueillies par l'observation. Que, par exemple, il y ait eu des évolutions naturelles dans les phases de l'esprit humain, que le monde oriental ait plus particulièrement représenté l'idée de l'infini, le paganisme grec celle de l'humanité, le paganisme romain celle de la cité, et l'âge moderne l'idée du mouvement, de la vie, de la liberté; qu'à ces diverses idées correspondent diverses affinités dans l'art, qui a été tour à tour architecture, sculpture, puis-painting, de telles considérations peuvent être acceptées; dernièrement un écrivain catholique, le P. de Boylesse, dans un opuscule dont nous sommes occupés ici, montrait la puissance de l'idée, sa mobilité et en même temps sa persistance dans la civilisation. Mais partir de ces affinités qui ont un fond de vérité, pour soustraire l'esprit humain à la vérité religieuse, faire de la loi mosaïque, puis de l'Evangile, l'un et l'autre promulgués en Orient, un fruit de la vaste étendue des déserts; assujettir à la nature l'ordre surnaturel; voir tous les dogmes chrétiens dans les fables religieuses de l'Égypte, de l'Inde et de la Perse; confondre, sous l'épave d'une communauté d'orientalisme, Jehovah avec Indra, comme étant un seul et même Dieu; confondre la Trinité, auguste objet de la vénération des chrétiens, avec les trinités des vieux cultes, la Trimurti indienne, la triade de Platon, et la retrouver, contre toute apparence de raison, dans ces trois noms, trois cycles successifs de la religion grecque, Uranus, Saturne et Jupiter; faire de la papauté un résultat de la configuration et de la situation de l'Italie, qui fait de cette nation, et de Rome en particulier, la capitale éternelle de l'univers; rêver l'union de toutes les exégèses dans une unité supérieure, sorte de christianisme progressif; s'élever à vers des cieux plus élevés, pas plus larges, parce que les anciens ne s'élevaient pas à...

« comme l'onde, est mobile, elle est belle, harmonieuse, elle aura des dieux humains, revêtus de l'éternelle beauté. L'Asie s'avance au centre de la Méditerranée pour y régner; son Dieu est la cité, la Ville-Eternelle, reine du monde; elle produit l'empire romain dans l'ancien monde, la papauté dans les temps modernes. »

« Ce n'est pas que tout soit erreur dans ces théories excessives, et que, réduites à de justes proportions, elles ne renferment pas certaines vérités recueillies par l'observation. Que, par exemple, il y ait eu des évolutions naturelles dans les phases de l'esprit humain, que le monde oriental ait plus particulièrement représenté l'idée de l'infini, le paganisme grec celle de l'humanité, le paganisme romain celle de la cité, et l'âge moderne l'idée du mouvement, de la vie, de la liberté; qu'à ces diverses idées correspondent diverses affinités dans l'art, qui a été tour à tour architecture, sculpture, puis-painting, de telles considérations peuvent être acceptées; dernièrement un écrivain catholique, le P. de Boylesse, dans un opuscule dont nous sommes occupés ici, montrait la puissance de l'idée, sa mobilité et en même temps sa persistance dans la civilisation. Mais partir de ces affinités qui ont un fond de vérité, pour soustraire l'esprit humain à la vérité religieuse, faire de la loi mosaïque, puis de l'Evangile, l'un et l'autre promulgués en Orient, un fruit de la vaste étendue des déserts; assujettir à la nature l'ordre surnaturel; voir tous les dogmes chrétiens dans les fables religieuses de l'Égypte, de l'Inde et de la Perse; confondre, sous l'épave d'une communauté d'orientalisme, Jehovah avec Indra, comme étant un seul et même Dieu; confondre la Trinité, auguste objet de la vénération des chrétiens, avec les trinités des vieux cultes, la Trimurti indienne, la triade de Platon, et la retrouver, contre toute apparence de raison, dans ces trois noms, trois cycles successifs de la religion grecque, Uranus, Saturne et Jupiter; faire de la papauté un résultat de la configuration et de la situation de l'Italie, qui fait de cette nation, et de Rome en particulier, la capitale éternelle de l'univers; rêver l'union de toutes les exégèses dans une unité supérieure, sorte de christianisme progressif; s'élever à vers des cieux plus élevés, pas plus larges, parce que les anciens ne s'élevaient pas à...

« comme l'onde, est mobile, elle est belle, harmonieuse, elle aura des dieux humains, revêtus de l'éternelle beauté. L'Asie s'avance au centre de la Méditerranée pour y régner; son Dieu est la cité, la Ville-Eternelle, reine du monde; elle produit l'empire romain dans l'ancien monde, la papauté dans les temps modernes. »

« Ce n'est pas que tout

UN ECCLÉSIASTIQUE. Honorable Es-lettres et Sciences, ayant l'expérience des voyages, connaissant l'anglais et l'allemand, désire diriger une éducation dans une bonne famille, en France ou à l'étranger. — S'adresser, 3, rue du Roule, à M. Votturel, qui procure des professeurs. (Affranchir.)

DEL HOTEL ET TERRAIN A PARIS
Rue Martignac, 12, à vendre par adjudication, même sur une seule enchère, en la Chambre des Notaires de Paris, le mardi 3 mai 1859.
Mise à prix... 240,000 fr.
S'adr. à M^e Gossart, notaire, r. St-Honoré, 217.

PASTILLES ET POUDRE BELLOC

Le rapport approuvé par l'Académie impériale de Médecine constate que les personnes atteintes de maladies nerveuses de l'estomac et des intestins, et celles chez lesquelles la digestion ne s'opère qu'avec difficulté, ont vu en quelques jours les douleurs les plus vives cesser complètement, l'appétit revenir et la constipation disparaître par l'emploi de ce médicament, dont l'usage n'a jamais d'inconvénients.
Dépôt, chez M. Savoye, ph., boulevard Poissonnière, 4, et dans les principales pharmacies.

SICCATIF BRILLANT

POUR LA MISE EN COULEUR DES CARREAUX ET PARQUETS SANS PROTEGE à 75 cent. le mètre, couleur comprise.
(Médaille à l'Exposition.)
RAPHAËL & C^o, 7, rue MERY, 7, 0, 1, PARIS.

LE PHENIX

COMPAGNIE FRANÇAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

Société anonyme établie à Paris, rue de Provence, n° 40.
La Compagnie du PHENIX, assurances sur la vie, fondée sous la forme anonyme, au capital de QUATRE MILLIONS de francs, est dirigée par le même conseil que la Comp. du PHENIX, assurances contre l'incendie.

OPÉRATIONS DE LA COMPAGNIE

Dots de Enfants. — Associations mutuelles pour tous les âges, ouvertes pour 7, 11, 14, 17 et 20 ans de durée.
Assurances pour la vie entière, avec participation d'un Capital payable à la mort de l'Assuré. — Assurances temporaires. — Contre-Assurances. — Assurances au profit du Survivant désigné.
RENTES VIAGERES immédiates. — Différées. — sur deux têtes, avec ou sans réduction, aux taux les plus avantageux.

COMPAGNIE GENERALE D'ANNONCES

MM. BIGOT, LAFFITTE, BULLIER ET C^o
Régisseur des Annonces de l'UNIVERS, place de la Bourse, 8.

Librairie de **E. REPOS**, rue Cassette, 3, à Paris.

PASSIONS DE N.-S. J.-C., tirées d'un manuscrit des Césaires de Paris. 1 vol. in-4°, 3 fr.; papier glacé, 4 fr.; port, 50 centimes.
BREVIAIRES ROMAINS, nouvelles et belles éditions, rouge et noir, 2 vol. in-4°, net, 20 fr.; reliure propre, 30 fr.; d. s. t., 36 fr.; chagrin, 42 fr.; 4 vol. in-18, net, 16 fr.; reliure propre, 23 fr.; d. s. t., 28 fr.; chagrin, 31 fr.; tranche sur chagrin, 34 fr.
PARVUS RITUALE ROMANUM Pauli V. Pontificis Maximi jussu edictum, atque à Be-

nedicto XIV auctum et castigatum, una cum consuetu ecclesie cantu diligenter expurgato. 1 vol. in-64, pap. glacé, 1 fr. 25; reliure propre, 1 fr. 75; d. s. t. chagrin, avec letmoir, 3 fr. 50; port, 25 c.
NOUVEAU TRAITÉ DE PLAIN-CHANT ROMAIN, par M. Adrien de la FAGE. Un volume in-8°, 4 fr. 50; franco, 5 fr.
Solidité dans les principes, clarté dans les questions, facilité dans toute exécution, tels sont les titres de ce Nouveau Traité.

TRAITÉ D'ACCOMPAGNEMENT DU PLAIN-CHANT sur l'orgue. Grand in-8°, glacé, 5 fr.; franco, 5 fr. 50.
A B C DU PLAIN-CHANT. In-18, 20 cent., franco, 25 centimes.
MÉTHODE DE PLAIN-CHANT. In-18, 50 centimes; franco, 60 cent.
VIE DE N. S. SIBOUR, par M. POUSSOLAT. 2^e éd. 1 beau vol. in-8, 3 fr.; franco, 3 fr. 50.
VIE DE S. M. CAMPER. In-12 glacé, 2 fr.; franco, 2 fr. 50.

AUX VILLES DE FRANCE

104, RUE RICHELIEU.

51, RUE VIVIENNE.

MISE EN VENTE DES NOUVEAUTÉS QUI ONT COMPOSÉ L'EXPOSITION

APERÇU DE QUELQUES-UNS DES ARTICLES LES PLUS SAILLANTS COMME PRIX:

- BARÈGE ANGLAIS** à carreaux et large rayure pékin, article de 1 fr. 25, à **75**
- ROBES BARÈGE GRENADINE** à deux volants, à **17 75**
- PIQUÉS FRANÇAIS**, dessins nouveaux, la Robe de 9 mètr., à **7 25**
- ROBES JACONAS A VOLANTS**, 1^{re} qualité et dessins parisiens, à **11 75**
- TAFFETAS QUADRILLÉS** demi-teinte, vendus partout 5 f., à **3 60**
- CHINÉS NOUVEAUTÉ** impressions sur chaîne, qual. de 7 f., à **4 90**
- ÉTOFFES DE SOIE RICHES** ayant 70 centim. de largeur, à **7 75**
- CHALES RAYÉS TOUT SOIE**, article exclusif, valant 35 fr., à **19 75**
- JUPONS BREVETÉS** madapolam et acier, vendus partout 6 f., à **3 75**
- PEIGNOIRS EN TOUT GENRE**, commençant au prix de **7 75**
- CHALES CACHEMIRE NOIR BRODÉ** pour confections, à **39**
- TOILE D'IRLANDE** qualité extra-fine, pour Chemises, à **2 45**
- TOILE 120 CENT. POUR DRAPS** forte et fine, garantie, à **1 95**

Paris, Imprimerie Bailly, Divry et Compagnie, place Sorbonne, 2.

EFFETS PUBLICS ET CHEMINS DE FER				OBLIGATIONS				VALEURS DIVERSES				Bourse de Paris et Bulletin financier du 12 avril 1859				
Précéd. clôture.	Hausse.	Baisse.		Prém. cours.	Plus haut.	Plus bas.	Dernier cours.	Dernier cours.	Précéd. clôture.	Dernier cours.	Précéd. clôture.	Dernier cours.	Précéd. clôture.	Dernier cours.	Précéd. clôture.	Dernier cours.
67 45	3 0/0 français... cpt.	67 60	68 ..	67 55	68 ..	Paris, Oblig. 1855. J. jan.	1155 ..	1155 ..	Liste civile, 5 0/0. J. nov.	1025 ..	1135 ..	<p>2 heures. — Les fonds anglais sont arrivés en hausse de 3/8 (à 95 1/4). Les nouvelles de Londres sont un peu plus favorables. La hausse des consolidés était attribuée à l'ajournement de l'exposé que devait faire le ministère anglais dans la séance de ce jour. On suppose que l'espoir que conserve le Ministère de pouvoir annoncer de nouvelles tentatives conciliantes est le seul motif de cette remise à vendredi prochain.</p> <p>Sur notre place, les impressions sont également plus satisfaisantes. On n'articule aucun fait, mais l'atmosphère est plus calme. On parle vaguement de nouvelles propositions dont la Prusse aurait pris l'initiative. L'Autriche, suivant une autre version, aurait accepté le congrès sous condition que l'on discuterait la question du désarmement dès la première séance. D'autre part, le Pays assure, dans un article dont nous avons donné un extrait hier, que la diplomatie a repris son œuvre, et qu'il y a lieu d'espérer que ses efforts ne resteront pas stériles.</p> <p>Quoi qu'il en soit de cet ensemble de nouvelles, la hausse reconstruit une grande résistance, et bien que les demandes fussent très nombreuses dans la coulisse, elles étaient neutralisées par l'abondance des offres du parquet, et la rente, cotée au premier cours à 67 fr. 65, n'a pu se maintenir à ce prix et n'y est revenue qu'après avoir passé par les cours de 67 fr. 45 et 67 fr. 40.</p> <p>Le marché des chemins de fer était tout aussi indécis, et les offres ne trouvaient qu'une contre-partie insuffisante. Les cours étaient toutefois tenus avec fermeté et au-dessus de ceux cotés la veille, bien que la plupart des valeurs soient offertes en spéculation. Les titres seraient toujours rares sur le marché et les agents de change seraient obligés de recourir à l'emprunt pour satisfaire le comptant. Voici les valeurs et quantités affichées aujourd'hui à l'escompte : 250 Orléans, — 425 Mobilier, — 175 Est — et 75 Ouest.</p> <p>Presque toutes les actions se traitaient à des cours plus avantageux que ceux de la veille. On négociait les actions de l'Orléans à 1,260 et 1,265 fr.; celles du Lyon à 822 fr. 50 et 825 fr.; celles de la Société autrichienne à 325 et 527 fr. 50; celles du Lombard à 510 fr. et 512 fr. 50.</p> <p>Les primes étaient peu recherchées, quel que fut l'écart consenti. On n'obtenait que difficilement à 90 c. d'écart, dont 50 c., et à 1 fr. 25, dont 25 c.</p>		
67 25	Jouissance décembre... cpt.	67 65	67 55	67 82	67 82	Mines Gr.-Combe. J. jv.	457 50	457 50	Banq. de Darmstadt. J. av.	519 ..	760 ..			
94 75	4 1/2. J. 23 mars... cpt.	94 75	Quatre Canaux. J. av.	1200 ..	1200 ..	act. de jouissance. J. jv.	95 ..	95 ..	<p>Précéd. clôture.</p>		
93 50	6 0/0. Jouiss. mars... cpt.	93	Bourgoane. J. av.	710 ..	710 ..	Glaces d'Aix-la-Chapelle.	130 ..	130 ..			